L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

L'AGNEAU [*première partie*].

De tous les êtres vivants qui ont eu l'honneur de représenter mystérieusement la Personne de Jésus-Christ dans l'art chrétien, l'Agneau est bien celui qui a connu la plus grande vogue ; et cette faveur repose sur une base telle qu'elle ne connaîtra point de déclin : elle est en effet établie par les Écritures sacrées et par ce que les liturgies chrétiennes ont de plus auguste et de plus immuable.

Dans tous les temps, depuis que l'homme a porté le silex tranchant ou le fer sur la gorge d'une victime, et dans tout l'Ancien Monde, le sang des agneaux a fumé devant tous les simulacres et sur le pavé de tous les temples dans l'Orient, et fut adoré comme un dieu[1] ; et de nos jours encore, paraît-il, l'étrange et mystérieux personnage qui porte au Thibet le titre de Roi du Monde, bénit avec un sceptre que termine un agneau d'or, dressé sur un globe d'or[2].

Mais, à l'encontre de la plupart des plus vieux emblèmes religieux, l'Agneau ne doit rien aux conceptions païennes des temps préchrétiens : son élection ne vient exclusivement que de la Genèse, du Pentateuque mosaïque, des prophéties d'Isaïe et de Jérémie, de l'Évangile et de l'Apocalypse de saint Jean.

Dans la littérature et l'art, dès les premiers âges chrétiens, il se manifeste sous les aspects de l'Agneau, de la Brebis, du Bélier, exprimant dans ces trois formes, trois symbolismes assez différents. Encore que sur certaines œuvres anciennes, et par suite de l'inhabileté de leurs auteurs ou du fait des dégradations séculaires, il ne soit pas toujours possible de distinguer l'un de l'autre l'Agneau, la Brebis et le Bélier, il en reste cependant assez d'intactes et de précises pour permettre d'instructives et sûres distinctions.

L'AGNEAU VICTIME RÉDEMPTRICE.

Dans tous les cultes à sacrifices, l'agneau fut, par excellence, la victime virginale : sa blancheur, sa grâce, son âge, le désignaient à ce rôle, et, dans la Bible, dès la naissance de la race, il apparait sur l'autel d'Abel comme la première hostie que le Créateur accepta favorablement. Nous verrons plus loin son rôle protecteur et son office expiatoire dans les prescriptions transmises par Moïse aux Hébreux ; mais citons ici les paroles d'Isaïe et de Jérémie qui furent appliquées à la Personne de Jésus-Christ comme des textes prophétiques annonçant son rôle de victime rédemptrice :

« Yahweh a fait retomber sur lui — l'iniquité de nous tous. — On le maltraite, et lui se soumet — et n'ouvre pas la bouche, — semblable à l'agneau qu'on mène à la tuerie[3] ».

---

[1] Cf. Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*.
[2] Cf. Ferdinand Ossendowski, *Bêtes, Hommes et Dieux*, p. 258, (1924).
[3] Isaïe, *Prophét*. LIII, 6, 7.

— J'étais comme un agneau familier que l'on pousse à la mort[1] ».

Plus tard, Jean-Baptiste, se rappelant ces textes anciens, dira de Jésus qui venait vers lui par la vallée du Jourdain :

« Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui enlève le péché du monde ». Et, le lendemain, regardant Jésus qui passait, Jean le redit à nouveau : « Voici l'Agneau de Dieu[2] ».

Et l'Église, dès son jeune âge, à repris l'acclamation du Baptiseur : Ecce Agnus Dei.

Mais voici l'autre Jean, le sublime inspiré des rochers de Patmos qui s'avance et qui parle : « Et je vis ! s'écrie-t-il en son *Apocalypse*, je vis un trône au milieu du ciel, posé comme sur une mer de cristal ; les tonnerres l'entouraient et les éclairs en jaillissaient en gerbes aveuglantes. Quatre animaux ailés : un Homme, un Lion, un Aigle, un Taureau chantaient en agitant leurs ailes incandescentes couvertes d'yeux partout, et vingt quatre vieillards, vêtus de blanc et couronnés d'or, se prosternaient devant le trône où venait de siéger l'Éternel…

La main droite du Tout-Puissant tenait un Livre scellé de sept sceaux que, seul, le Lion de Juda, le Rejeton de David pouvait ouvrir.

Et Jean vit ce Désiré des Nations s'avancer vers le trône :

« Je vis, et voici qu'au milieu du trône et des quatre animaux, au milieu des vieillards, un Agneau était debout : il était comme immolé, il avait sept cornes et sept yeux qui sont les sept Esprits de Dieu envoyés par toute la terre. Il vint et reçut le livre de la main droite de Celui qui était assis sur le trône ».

« Quand il eût reçu le Livre, les quatre Animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, tenant chacun une harpe et des coupes d'or pleines de parfums qui sont les prières des saints. Et ils chantaient un cantique nouveau qui disait : Vous êtes digne d'ouvrir le Livre et d'en briser les sceaux ; car vous avez été immolé et vous avez racheté, pour Dieu, par votre sang, toutes tribus, toutes langues, tous peuples et toutes nations, et vous les avez faits rois et prêtres, et ils règneront sur la terre ».

« Puis je vis et j'entendis, autour du trône, autour des Animaux et des Vieillards, la voix des Anges ; et leur nombre était de myriades de millions de milliers : Ils disaient d'une voix retentissante : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la Puissance, la Richesse divine, la Sagesse, la Force, l'Honneur, la Gloire, et la Bénédiction ».

« Et j'entendis toutes les créatures qui sont au ciel, sur terre et sous terre, et dans les eaux de la mer, et toutes choses qui s'y trouvent qui disaient : « À Celui qui est sur le trône et à l'Agneau, louanges, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles. Et les quatre Animaux répondaient : Amen[3] ».

Et ce triomphe qui surpasse infiniment tout ce que Dante et les poètes ont jamais pu concevoir, c'est à l'Agneau immolé, c'est à la Victime dont nulle autre ne saurait approcher qu'il est décerné parce que l'effusion de son sang a rédimé le monde.

---

[1] Jérémie, *Prophét.* XI, 19.
[2] St Jean, *Évangile*, I, 29 et 36.
[3] St Jean, *Apocalypse*, V, 8-14.

Victime expiatoire et propitiatoire substituée à l'humanité coupable, il a pris, à ce titre, dans le langage des Pères[1], comme dans celui de la liturgie et dans celui plus expressif souvent de la mystique, le premier rang parmi les symboles et les emblèmes de Jésus-Christ, encore que, parmi eux, quelques-uns l'aient précédé, mais de fort peu, sous les pinceaux et les ciseaux des artistes des Catacombes.

Les premiers qui le représentèrent semblent avoir voulu voir en lui la victime souffrante de la terre avant la victime triomphante du ciel, car ses plus anciennes images nous le montrent couché et non debout. Avant qu'on eut osé figurer la Croix dans l'art des Catacombes ; l'Agneau nous y apparait couché près de l'Ancre nautique, hiéroglyphe mystérieux du gibet rédempteur : c'est ainsi que nous le voyons sur une pierre du Cimetière de Callixte[2], à Rome (Fig. I), et nous le retrouvons près de la Croix elle-même dès qu'elle apparaît dans l'iconographie chrétienne, par exemple à la basilique souterraine des Saints Nérée et Achillée, à Rome[3] ; et, presque en même temps, la Croix couronne la tête même de l'Agneau divin (Fig. II) qui s'est relevé comme il se montre à nous sur un sarcophage romain et sur une peinture du cimetière souterrain des Saints Pierre et Marcellin, à Rome[4].

Fig. I. — L'Agneau sous l'Ancre
(Catacombe de St Callixte à Rome).

Fig. II. — La Croix couronnant l'Agneau.

Et voilà que tôt après l'Agneau porte délibérément la grande croix dont les Catéchumènes, à cette époque, comme les baptisés connaissaient le vrai sens.

Cependant l'Église, en ce temps là, et même longtemps après qu'elle eut reçu de Constantin la liberté de vivre au grand soleil, n'osait pas encore représenter sur l'instrument le plus infamant des

[1] Par ex. : *Justin, Dialog. cum Tryph XI*, Tertullien, *Advers.* ; Jud. VIII, *Eusèbe, Démonstr. Évang. L. X*. Etc.
[2] Cf. de Rossi, *Rome souterraine*, t. II, pl. XX, n° 1.
[3] Cf. D. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. I, vol. I, col. 880, fig. 196.
[4] Cf. Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'Art Chrét*. t. II, pl. II, et p. 22.

supplices romains le corps adoré de son Dieu. Ce fut l'Agneau, son emblème de choix qui prit sa place au centre de l'arbre empourpré du sang rédempteur. Ce fut là, si l'on peut dire, le premier crucifix, le pré-crucifix des chrétiens. J'en donne ici comme exemple une croix du Musée National de Ravenne (Fig. III), qui est du Ve siècle[1], et l'Agneau du ciborium de Saint-Marc de Venise[2] du VIe siècle, qui est placé entre les deux larrons crucifiés.

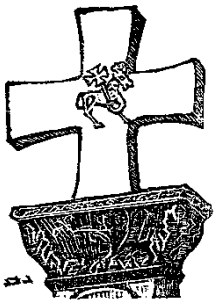

Fig. III. — La crucifixion symbolique.
Musée de Ravenne.

N'est-ce pas une parfaite illustration des vers célèbres de l'évêque poète du VIe siècle saint Fortunat de Poitiers « *Agnus in Crucis levatur — Immolandus stipite* ; « Voilà l'Agneau levé sur la Croix pour y être immolé[3] » ?

Cette coutume iconographique de l'Agneau placé sur la Croix persista, en Orient comme en Occident, longtemps après que l'Église eut accepté la représentation de l'image corporelle de Jésus sur le bois de son supplice ; et le concile appelé de *Quini Sexte*, en 692, décréta qu'il y avait lieu d'adopter la figure humaine pour la réalisation des crucifix[4]. Au Xe siècle, le concile *In Trullo* renouvela cette prescription estimant que l'Agneau sur la Croix était insuffisant à exprimer le mystère, de notre rédemption[5]. Cependant de nombreux objets d'art, très postérieurs à cette dernière date, présentent encore le même sujet ; témoin la très précieuse croix de l'empereur Justin II, exécutée au XIe siècle, dont l'Agneau occupe le centre et les quatre animaux d'Ézéchiel et de saint Jean les médaillons terminaux des quatre extrémités.

Deux siècles plus tard, l'évêque de Mende, Guillaume Durand, rappellera cependant aux artistes de son temps que « ce n'est pas l'Agneau qu'on doit placer principalement sur la croix » ; mais il ajoute qu'après y avoir figuré le corps humain du Christ, « rien n'empêche de figurer, au-dessus ou au-dessous, un agneau, puisqu'Il est le véritable Agneau qui porte les péchés[6] ».

Victime immolée, l'Agneau apparaît aussi en d'autres attitudes ; parfois il est debout, ou simplement étendu à terre, et son sang coule ; ailleurs, comme sur une mosaïque de la basilique des Saints Côme et Damien, à Rome — VIe siècle —, il est couché sur l'autel et, devant, git le Livre apocalyptique[7].

Tout le Moyen-Âge le figura, presque toujours debout, saignant à flot de la large blessure qui ouvre sa poitrine, ou plus rarement sa gorge comme c'est le cas sur l'une des splendides tapisseries

[1] Cf. L. Bréhier, *L'art chrétien*, p. 82.
[2] *Dict. d'Archéol. Chrét.* t. I, vol. I, col. 896, fig. 210.
[3] St Fortunat, Hymne *Pange lingua gloriosi, prœlium*... V. 7.
[4] Cf. Didron, *Histoire de Dieu*, p. 314.
[5] Cf. Leclercq, *op. cit.* t. I, vol. I, col. 896.
[6] Guill. Durand, *Rational des divins Offices*, chap. III, VI.
[7] Cf. Comte Gr. de Saint-Laurent, *Guide de l'Art Chrétien*, t. I, pl. IV, n° 2.

de l'Apocalypse en la Cathédrale d'Angers[1], qui furent dessinées, vers 1374, par Hennequin de Bruges[2] (Fig. IV).

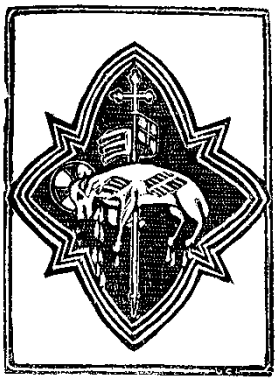

Fig. IV. — L'Agneau immolé. Tapisserie de la Cathédrale d'Angers. XVe s.

En d'autres monuments de cette époque, l'Agneau est simplement couché sur le Livre aux sept sceaux.

Tout ce symbolisme de l'Agneau mystique, en tant que victime rédemptrice me semble admirablement résumé par ces versets d'un hymne de l'ancien rite poitevin :

Christus, ut matris gremium reliquit,
Primulo fletu, Pater inquit, Adsum :
Quas petis vindex venio paratus
Salvere pœnas,
Non placet fusus cruor hostiarum
Quod mihi aptasti, Pater, ecce corpus :
Agnus implebo moriens figuras
Verus inanes.

« À peine le Christ est-il issu du sein maternel, que déjà son premier cri s'élève pour nous vers son Père : « Me voici, prêt à souffrir pour satisfaire à votre justice.

« L'effusion du sang des victimes ne saurait vous plaire, je vous offre mon corps, car je suis l'Agneau véritable dont la mort accomplira les figures anciennes devenues vaines[3] ».

L'AGNEAU ET L'EUCHARISTIE.

Les compositions emblématiques qui unissent la figure de l'Agneau à l'idée de l'Eucharistie font remonter tout naturellement l'esprit vers cet autre agneau que les Hébreux, depuis Moïse, mangèrent selon des rites particuliers et dont le sang racheta leurs vies.

Reportons-nous au livre sacré : Les Hébreux vont quitter l'Égypte ; Mais avant qu'ils en partent, le Seigneur ordonne à Moïse de leur imposer l'immolation d'un agneau par famille, et précise comment cette victime doit être consommée par eux. Alors Moïse proclama devant le peuple assemblé l'ordre suivant : Vous prendrez un agneau, sans tache, mâle et âgé d'un an, que vous immolerez au soir du quatorzième jour du mois ; vous marquerez de son sang les deux montants et

[1] Cf. *L'art Sacré*, t. VII, janv. 1905, p. 13.
[2] Cf. É. Mâle, *L'art religieux au XIIIe siècle en France*, p. 422.
[3] Ancien *Eucologe du diocèse de Poitiers*, XVIIIe siècle. Hymne de la Circoncision.

le linteau de vos portes ; puis vous mangerez la chair de l'agneau rôtie au feu avec des pains sans levain et des herbes amères. Vous mangerez en hâte, les reins ceints, les pieds chaussés et le bâton à la main : C'est la Pâque du Seigneur.

Et cette nuit là Yahweh passa par l'Égypte et frappa tous les premiers nés de ce pays, mais les maisons des Hébreux furent épargnées « par le Destructeur », à cause du sang de l'agneau qui marquait leurs portes[1]. Israël sortit d'Égypte.

Dans une seconde ordonnance concernant cette cérémonie de la Pâque qui devait être célébrée chaque année en souvenir de la délivrance de la nation, le Seigneur défendit qu'aucun des os de l'agneau pascal ne fut brisé[2]. Et plus tard saint Jean, racontant comment, le Vendredi-Saint, les bourreaux du Seigneur ne lui rompirent point les jambes, précisa : « Cela fut ainsi fait pour l'accomplissement des Écritures : Vous ne briserez aucun de ses os[3] ».

La veille de ce jour unique entre les jours, Jésus avait mangé, avec les siens, l'agneau rituel de la Pâque, sa figure prophétique ; et, se substituant à l'agneau figuratif, il avait dit en consacrant le Pain et le Vin : « Prenez et mangez, ceci est mon corps… prenez et buvez, ceci est mon sang ».

De là vint que l'Église, dès ces premiers jours, vit un lien de continuation entre l'agneau pascal des rites abolis et le Sacrement du Corps et du Sang du Seigneur, Agneau nouveau du Testament nouveau. Saint Paul l'affirmait aux Corinthiens : « Le Christ, notre Pâque, a été immolé[4] ». Et l'Église, dans la Préface de la messe de Pâques, répète chaque année la parole apostolique : *cum Pascha nostra immolatus est Christus*, et la chante dans l'hymne du temps pascal : *Jam Pascha nostrum Christus est* ; « maintenant, notre Pâque c'est le Christ[5] » ; substitution dont Bossuet parla plus tard si magnifiquement[6].

Aussi l'Agneau divin, nourriture divine des Âmes, fut-il placé de très bonne heure, par les premiers artistes, en relation de contact ou d'idée avec l'Eucharistie : C'est ainsi que sur le sarcophage de Junius Bassus, qui date de l'an 359, nous voyons l'Agneau qui étend son sceptre, image de sa divine puissance au-dessus de trois corbeilles remplies de pains, double image, croit-on, des espèces eucharistiques et des pains multipliés au désert. Au VIe siècle, c'est sur l'autel même du sacrifice eucharistique que nous voyons l'Agneau couché, et, peu après cette époque, aussi, sur quelques mosaïques, l'Agneau se tient debout sur un trône, et son sang qui tombe de sa blessure pectorale vient s'amasser dans la vasque d'un calice à ses pieds posé[7].

Fig. V. — Plaque de gants liturgiques.
(Collect. Martin. XIIIe s.).

[1] Cf. *Exode*, XII, 1-24.
[2] *Ibid*. XII, 46.
[3] St Jean, *Évang*. XIX, 36.
[4] St Paul, 1re *Épitre aux Corinth*. V, 7.
[5] *Hymne ad regias Agni dapes*, attribuée à saint Ambroise, IVe siècle.
[6] Bossuet, *Médit. sur l'Évang. La Cène*, IIe partie, 2.
[7] Ciampini, *De sacr. ædif*. Tab. XIII. Ap. Martigny, *Dict. Antiq. Chrétien*. p. 20, 2° col.

Ce thème si expressif du grand mystère d'amour, du mystère du Cœur ouvert, du Cœur qui fait de sa sève vitale la nourriture des siens, est resté depuis ce temps-là un des motifs emblématiques les plus beaux et les plus « parlants » de l'art décoratif du Catholicisme : l'Agneau ainsi blessé, disons, pour reprendre une belle expression médiévale, aussi *acoré* se voit partout, et sur les objets les plus divers : Je reproduis ici une plaque de gants liturgiques, de la collection Martin, de Lyon, et datant du XIIIe siècle (Fig. V) ; et de cette même époque l'un des plus beaux exemples que je connaisse : Sur la poignée et la garde splendides, en argent plaqué d'or, de l'épée d'Herman de Salva, IVe Grand Maître de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, de 1210 à 1320[1], l'artiste à gravé les Animaux allégoriques des Évangélistes, et, au milieu d'eux l'Agneau acoré dont la poitrine saigne dans le vase eucharistique (Fig. VI) ; exemple typique d'un sujet alors fort répandu mais qui, sur ce glaive prestigieux, fait songer en même temps aux hymnes des abbatiales et à ce merveilleux saint-Graal que chantait alors toute la chevalerie chrétienne.

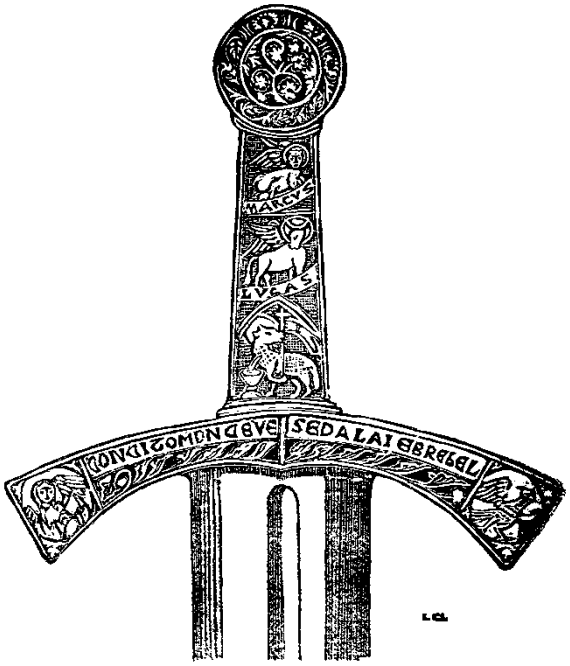

Fig. VI. — L'épée du Grand Maître Herman de Salva.

D'autre part, dès que les hosties cessèrent d'être des fragments de pain pour devenir de minces plaques de pâte cuites entre deux fers gravés, l'Agneau figura très souvent sur leur blanche surface ; et souvent aussi les orfèvres le représentèrent sur les calices ou les ciboires.

— Un rapprochement se fait de soi entre l'Agneau qui saigne dans le vase eucharistique et ces pathétiques crucifixions que peignirent avec une émotion si communicative les peintres de la fin du Moyen-Âge : Nous y voyons souvent que des anges éplorés planent autour du divin Mourant et tiennent sous ses blessures, des calices qui s'emplissent de son sang : ainsi font les anges sur la fresque de Paolo di Stephano, 1430, à St Apollonia de Florence ; sur la Crucifixion de Lorenzo di Giovani, en la même ville, XVe siècle, sur une soie du même siècle du Musée du Louvre ; sur le tableau de Simon Memmi, au Musée d'Anvers ; sur la Crucifixion de Martin Schongauer, etc.

Sur les œuvres de ces maîtres, il s'agit bien, a n'en pas douter, du sang naturel de Jésus, coulant des plaies faites à sa chair, encore que la scène de son supplice soit traitée d'une manière tout idéale ; au contraire dans le symbole de l'Agneau acoré, mais vivant, mais debout et triomphant par delà la mort, et qu'accompagnent souvent les sigles glorificateurs du Soleil et de la Lune, de

[1] Collection du Comte Demidoff, à San-Donato, *Gazette des Beaux-Arts*, t. III, liv. 165, (1870), p. 288.

l'Alpha et de l'Omega, ne semble-t-il pas plutôt qu'il s'agit du sang du Sauveur ressuscité, du Sang Eucharistique qu'il nous a laissé, et qui, partant de son Cœur, continue sur terre son œuvre de Rédempteur et de sanctificateur du monde ?

En ce même XVe siècle, sainte Françoise Romaine, fondatrice des Nobles Oblates de Tor de Specchi, morte en 1435, nous a transmis la description d'une vision « où elle contempla le Sauveur sous la forme d'un Agneau qui avait le côté déchiré, et, de ce côté débordait du sang dont se nourrissaient des agnelets. La sainte entendit alors une voix qui disait : « Qui à soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive[1] ». Cette boisson sanglante jaillie du Cœur de l'Agneau pour la nourriture des agnelets, c'est bien encore le sang eucharistique.

(*À suivre*).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] Adriano Bernareggi, *La Vie et les Arts liturgiques*, fasc. 121, an. 1925, p. 129.